Mary DOUGLAS, *L'Anthropologue et la Bible. Lecture du Lévitique*

Paris, Bayard, 2004, 24 cm, 320 p. (traduit de l'anglais par Jean L'Hour : *Leviticus as Literature*, Oxford University Press, New York, 1999), 29,90 €.

Christophe Lemardelé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5239>

DOI : 10.4000/rhr.5239

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2007

Pagination : 111-114

ISBN : 978-2200-92332-7

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Christophe Lemardelé, « Mary DOUGLAS, *L'Anthropologue et la Bible. Lecture du Lévitique* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2007, mis en ligne le 18 janvier 2010, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5239> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.5239>

COMPTES RENDUS

Mary DOUGLAS, *L'Anthropologue et la Bible. Lecture du Lévitique*, Paris, Bayard, 2004, 24 cm, 320 p. (traduit de l'anglais par Jean L'Hour : *Leviticus as Literature*, Oxford University Press, New York, 1999), 29,90 €.

Les études sur les rituels sacriels du judaïsme sont nombreuses depuis maintenant quelques décennies, les grands spécialistes du Lévitique étant actuellement Jacob Milgrom, Baruch A. Levine, Rolf Rendtorff, Adrian Schenker, Alfred Marx, Israel Knohl... et Mary Douglas. Depuis sa première incursion en 1967 – un chapitre de son livre *De la souillure (Purity and Danger)* portait sur les animaux purs et impurs de la Bible –, l'anthropologue, spécialiste de l'Afrique sub-saharienne, a su intégrer ce cénacle de biblistes. Malgré les vives réactions suscitées par « Les abominations du Lévitique », cette étude a permis en son temps de dépasser les hypothèses proposées car elle apportait une clé : les animaux impurs l'étaient parce qu'ils avaient un aspect hybride, ils participaient de deux éléments (eau et terre, air et terre), ou, pour les animaux terrestres, ils étaient considérés comme imparfaits parce qu'ils rampaient ou grouillaient, ou bien parce qu'ils n'avaient pas le sabot fendu et ne rumaient pas, signes de perfection pour un peuple de pasteurs. Sans conteste, cette lecture de la classification de Lévitique 11 (et de Deutéronome 14) reste la plus satisfaisante. Les biblistes l'ayant maintenant bien assimilée, on peut affirmer que l'interprétation fait date. C'est pourquoi, il est étonnant de n'en pas trouver trace dans la bibliographie du présent ouvrage. Il faut dire que l'auteur a une approche désormais plus large. Ce n'est plus l'anthropologue qui tente de régler une incongruité biblique mais l'anthropologue devenue bibliste. Il ne s'agit plus de saisir les critères de distinction entre animaux purs et impurs mais de comprendre pourquoi une telle distinction, donc de saisir la logique du Lévitique.

Le livre est composé de douze chapitres couvrant linéairement l'ensemble du Lévitique. Le premier chapitre est une introduction dans laquelle l'auteur présente son projet : étudier le livre biblique le plus ingrat en ne l'abordant pas comme un simple code rituel mais comme un « traité de théologie » dans lequel s'exprimerait une « théorie de la justice divine sous-jacente à la Genèse et à l'Exode » (p. 32). Les deux chapitres suivants sont théoriques et veulent mettre en évidence le style du livre biblique et la pensée de son auteur. Mary Douglas pose comme postulat que la pensée à l'œuvre n'est

pas dialogique mais analogique. Au lieu d'expliciter seulement des rituels, l'auteur sacerdotal les ajouterait les uns aux autres en répétant le même schéma. On passerait donc à côté du livre en étudiant chaque rituel pour lui-même, l'exégète devant en avoir une lecture globalisante pour en saisir la pensée récurrente. Ainsi, la structure du Lévitique serait en anneaux, chaque anneau serait formé de deux à cinq chapitres, et chaque chapitre comporterait également cette structure en anneaux, d'où l'impression de désordre (p. 75) – et de répétition. Bien sûr, la construction une fois mise en lumière, un sens évident doit s'en dégager. Elle ajoute également à cette structure en anneaux une composition en fronton : comme en architecture, l'apogée ne se situerait pas à la n mais au centre (p. 83). Pour comprendre le Lévitique, il ne s'agirait donc pas de faire l'exégèse du texte mais de mettre en évidence le projet littéraire de l'auteur, de cette manière sa pensée se révélerait à nous. Selon l'A., on retrouverait systématiquement la scène de la rencontre entre Yahweh et son peuple au mont Sinaï (Exode 19) : en haut Yahweh et Moïse, en bas le peuple et à l'étage intermédiaire Aaron, ses fils et les anciens. Et, il est vrai, le sanctuaire, nommé « tente de la rencontre », est aussi tripartite : le parvis pour le peuple, le saint accessible aux prêtres et le saint des saints accessible seulement au grand-prêtre (p. 87).

Le chapitre 4 a trait aux sacri ces décrits en Lévitique 1-7. Après quelques pages sur la doctrine du sacri ce telle qu'elle s'exprime dans le livre biblique – qui serait une doctrine « non-violente », le texte énonçant clairement que le sang de l'animal est la vie et qu'on ne peut le verser gratuitement, que le sacri ce aurait pour but de faire passer l'offrande du visible à l'invisible, théorie empruntée à Milgrom (p. 93-94) qu'il a lui-même tirée de Hubert et Mauss –, l'A. énonce une nouvelle analogie : le corps de l'animal sacri é obéirait à un partage en trois parties, à l'image du sanctuaire. Le fait est avéré pour le sacri ce partagé entre le peuple, les prêtres et Yahweh, mais tout revient à la divinité pour l'holocauste. Mary Douglas résoud la dif culté en montrant qu'il existe une hiérarchie des parts de l'animal pour leur découpe comme pour leur disposition sur l'autel (p. 104). Dans le chapitre suivant, l'A. compare la législation du Lévitique à celle du Deutéronome concernant des problèmes comme l'obligation ou non du sanctuaire unique et l'autorisation ou l'interdiction de l'abattage profane. Elle conclut à une grande différence entre les deux législations à propos de ces problèmes, le Lévitique interdisant tout abattage profane et, logiquement, permettant les sanctuaires locaux. Mais, d'une part, Lévitique 17 est dans le contexte littéraire du camp du peuple dans le désert, à la différence du Deutéronome qui donne la loi pour l'installation en terre promise, d'autre part, le texte sacerdotal ordonne de sacri er systématiquement à Yahweh dans un contexte polémique de lutte contre d'autres types de cultes. La théologie du Lévitique et celle du Deutéronome ne sont peut-être pas si distinctes car elles ne s'expriment pas dans des contextes similaires. Il est vrai, cependant, que le Lévitique répète à l'envie et interprète

le « tabou du sang » plus que ne le fait le Deutéronome, mais il s'agit plus d'une insistance que d'une réelle différence. Pour l'A., il est même question d'un « enseignement du Lévitique sur le sang et du caractère sacré de la vie » (p. 119). Sans remettre en cause le projet commun d'une société sainte émanant des deux livres, Mary Douglas distingue celui qui le fait par la loi et celui qui le fait par l'enseignement (p. 134). Le chapitre 6 revient à la lecture linéaire du Lévitique abandonnée dans le chapitre précédent : il y est question des oracles dans un sens très général. L'A. suppose que les nombreux sacrifices exigés pour des fautes devaient faire suite à des oracles sacerdotaux rendus, et cela dans un souci d'éthique lié au système légal, les prêtres devant suppléer la loi pour éviter les injustices (p. 159).

Les chapitres 7 et 8 nous intéressent en premier lieu puisque Mary Douglas traite de Lévitique 11 : les animaux purs et impurs. Le premier de ces chapitres traite des animaux terrestres qui sont véritablement dits impurs, alors que le second s'attache à tous les autres animaux qui ne sont qu'abominables. Ne revenant pas sur les critères de classification, l'A. énonce d'emblée que Lévitique 11 est à lire en complément de Genèse 1 : le récit de la Création. D'où une thèse pour le moins surprenante : Yahweh, maître et créateur, est assimilé à un seigneur moyenâgeux ne pouvant supporter non le déshonneur mais la souillure (p. 174-175). Ainsi, il n'y aurait pas d'impureté au sens propre du terme. S'il est vrai que le Lévitique exprime une origine du mal qui n'est plus démonique, l'impureté reste, pour le moins, un principe dynamique (Milgrom). Pour ce qui est des autres animaux, la thèse de Douglas est simple : ces bêtes, volantes, aquatiques ou qui pullulent, comme elles ont été créées par Dieu, ne peuvent être totalement déniées par lui. À la lumière même de Genèse 9, où après l'épisode du déluge Yahweh regrette d'avoir voulu détruire toute vie sur terre, l'A. affirme qu'il y a désormais une réelle compassion divine à l'égard de ces bêtes et que l'interdit de les manger vise à les protéger (p. 196). Finalement, à lire l'A., la théologie du Lévitique ne serait pas tant sacrée, elle interdirait avec l'interdit de tuer toute vie. Si Mary Douglas juge la thèse d'A. Marx audacieuse (p. 201) – thèse d'une philosophie végétarienne à l'œuvre dans le Lévitique –, la sienne ne l'est pas moins et elle ne parvient pas à expliquer comment pouvaient se conjuguer toute mise à mort de la plus petite bête assimilable à un meurtre et les nombreux sacrifices d'animaux purs offerts à Yahweh (p. 202). On peut souligner que le Lévitique n'interdit pas de *tuer* ces animaux mais interdit de les *manger* et d'avoir un contact avec leur cadavre.

Le chapitre 9 a trait aux impuretés des hommes : la parturiente, les maladies de peau et les écoulements sexuels (Lev 12-15). Le chapitre 10, quant à lui, tente de prouver que deux courts récits du Lévitique sont censés symboliser les deux voiles du temple. Le chapitre 11, dans la continuité du précédent, dispose tous les chapitres du livre biblique en fonction de l'espace sacré, ce qui aboutit à situer Lev 1-17 au niveau du parvis du

temple – cela se justifie étant donné l'importance des sacrifices dans cette première moitié du livre – et à mettre Lev 18-24 au niveau du saint et 25-27 dans le saint des saints (p. 254), et cela de manière assez arbitraire. En effet, si la première partie du Lévitique est convenablement analysée, en revanche, les dix derniers chapitres sont peu commentés.

Les dernières pages du chapitre 12 sont une conclusion qui résume la thèse de l'auteur au sujet de la théologie bienveillante prônée dans le Lévitique. La preuve en est du bouc envoyé au désert le jour du Yom Kippour (Lev 16), pour lequel rien ne dit qu'il était envoyé à la mort (p. 278)... C'est une vue naïve que l'on trouve sous la plume de nombreux auteurs. Si le rédacteur du Lévitique n'en dit rien, c'est que le bouc était envoyé au démon Azazel, sujet sensible dans une œuvre monothéiste. En fait, le traité Yoma de la Mishna ne laisse aucun doute à ce sujet : le bouc était malmené par la foule à sa sortie de Jérusalem et emmené loin dans le désert pour être jeté dans un ravin. Le rituel du bouc émissaire était donc bien apotropaïque et aboutissait à un sacrifice par précipitation !

Pour conclure sur le livre de Mary Douglas, nous dirons que nous avons peu lu l'anthropologue. Sa volonté d'embrasser tout le Lévitique, de parler d'une structure en anneaux, puis d'une composition en fronton, pour finir par ordonner le livre en fonction de l'espace du sanctuaire relève presque d'une méthode en vogue actuellement chez les biblistes : la narratologie, qui aborde les textes dans leur intégralité sans se soucier d'en faire la critique textuelle et littéraire. Pour le coup, c'est une méthode de l'« à peu près » et la démarche de l'A. est affaiblie dès le début lorsqu'elle refuse de distinguer Lev 1-16 de Lev 17-26 (27 ?) qui sont unanimement reconnus comme étant de deux auteurs distincts. En outre, la pensée analogique présente dans le Lévitique devient le mode de raisonnement même de l'A., qui ne cesse de revenir sur l'affirmation de Lev 17 – « la vie est dans le sang » –, en la reliant au début de la Genèse et en la prenant au premier degré ; le « tabou du sang », présent dans beaucoup de textes bibliques avec des interprétations différentes, aurait demandé une analyse plus poussée et plus nuancée. Mais, il faut le reconnaître, Mary Douglas ne cherche pas à tromper son lecteur, le titre anglais du livre exprime bien son projet à la différence du titre français. On peut toutefois regretter que la recherche d'une éthique dans le Lévitique, qui n'apparaît pas clairement malgré les efforts de l'A., ait primé sur le regard anthropologique.

Christophe LEMARDELÉ,

*Laboratoire d'étude sur les monothéismes
(CNRS-EPHE-Paris IV)*